

—Et vite ! et vite ! Hortense, s'écrie-t-elle, donne-moi mon châle ; voilà Bonaparte déjà parti ; je voudrais arriver en même temps que lui.

Une femme de chambre lui apporte un cachemire qu'elle avait reçu récemment de Constantinople ; elle le jette négligemment sur ses épaules ; puis, saisissant ses gants et son éventail, elle se hâte de descendre et monte en voiture. Celle où est Napoléon était déjà parvenue à l'extrémité du Carrousel, quand tout à coup une explosion terrible se fait entendre !... C'est celle causée par la *machine infernale* de la rue Saint-Nicaise, à laquelle Napoléon, comme on sait, n'échappa que par miracle. Saint-Régent, un des principaux conjurés, s'était placé au milieu de cette rue ; un grenadier de l'escorte, le prenant pour un véritable porteur d'eau qui, par entêtement, ne voulait pas se ranger avec son tonneau, lui appliqua sur les épaules quelques légers coups de plat de sabre qui le firent s'éloigner. Napoléon passa ; l'explosion n'eut lieu qu'après. (1)

A ce bruit étrange, Joséphine jette les hauts cris. Les glaces de sa voiture ont été brisées ; mademoiselle Hortense elle-même est légèrement blessée au bras d'un éclat de verre. Voyant tout le monde fuir d'un air effaré, madame Bonaparte ne

(1) Le préfet de police et Fouché furent informés la veille que l'on complotait, pour le lendemain, dans certaines coteries, un attentat contre la vie du premier consul. Cet avis était bien vague ; chaque jour parfois Napoléon en eut immédiatement connaissance ; mais, sur le rapport de sa police que la salle de l'Opéra avait été visitée le matin même, et que toutes les mesures de sûreté étaient prises pour le soir, il partit. Heureusement pour lui que son cocher, nommé César, était un peu ivre ce jour-là, et qu'il poussa ses chevaux plus que de coutume. L'explosion, calculée avec une rigoureuse précision, fut ainsi retardée de quelques secondes et suffit pour sauver la vie au premier consul ; mais elle taine furent blessées plus ou moins grièvement. Le gouvernement distribua des secours d'argent à ces dernières ; les orphelins et les veufs furent pensionnés.

veut pas passer outre sans connaître la cause d'une explosion aussi extraordinaire. Duroc s'est élancé hors de la voiture presque aussitôt pour savoir ce que ce peut être. Il revient un quart d'heure après, annoncer que ce n'est qu'un accident causé par l'imprudence d'un armurier de la rue de la Loi, et se hâte d'ajouter que ni le premier consul, ni aucun de ceux qui l'accompagnent, n'ont eu le moindre mal, et qu'il vient de le voir, calme et paisible dans sa loge, occupé à lorgner les spectateurs et à causer avec Fouché.

Joséphine continua sa route, passant cependant par un autre chemin que la rue Saint-Nicaise ; et lorsqu'elle entra dans sa loge, située à l'avant-scène, et en face de celle occupée par son mari, celui-ci lui fit, avec la main, un signe. Bientôt la triste vérité lui fut connue. La nouvelle de l'événement se répandit parmi les assistants. L'agitation fut portée à l'extrême ; mais l'attitude calme de Napoléon tranquillisa tous les spectateurs, et l'opéra continua comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire.

De retour aux Tuileries, dès que le premier consul vit entrer sa femme dans le salon, où il était arrivé quelques minutes avant elle, il courut l'embrasser affectueusement, et lui dit presque en souriant :

—Ces coquins de jacobins voulaient me faire sauter.... Mais toi, tu as dû l'échapper belle ?

La mère et la fille ne lui répondirent qu'en fondant en larmes.

—Est-ce donc vivre, s'écria Joséphine, que de redouter sans cesse des assassins ?

—Que veux-tu ?... Mais sois tranquille, te dis-je, cette affaire me mènera plus loin qu'on ne pense.

Quatre ans plus tard, et pour ainsi dire jour pour jour, Napoléon était couronné empereur.—*A continuer.*



UNE BANQUEROUTE.

DANS une petite ville du nord de la France, qui s'épanouit au milieu de champs de houblon et de colza aux fleurs diaprées, sur le chemin même de la Belgique et à deux pas de la frontière, vivait il y quelques années M. Koffmann, ancien munitionnaire, homme plus riche que le receveur même du département, et dont le luxe troublait le sommeil du sous-préfet. C'était un vieillard heureux, sans soucis, sans autre affaire que de dépenser ses revenus, d'avoir le plus bel équipage, la plus belle maison, la table la mieux servie de la ville. Peu soucieux de la chose publique, il avait refusé tous les emplois municipaux de sa cité, content de savoir qu'il n'avait qu'à les désirer pour les obtenir ; d'ailleurs il avait une fille, et le soin de l'établir, ou plutôt de la refuser aux nombreux prétendants qui se présentaient, l'occupait entièrement. On comprenait con-

fusément que cette riche héritière était destinée à quelque banquier de Paris, ou du moins à un des plus opulents manufacturiers de l'Alsace, et on désespérait de voir mademoiselle Sarah Koffmann s'établir dans la petite ville où personne n'était digne de sa fortune et de sa beauté ; car Sarah réunissait ces deux avantages souvent séparés, lorsqu'un jeune homme, à qui l'amour donnait sans doute du courage, se présenta chez M. Koffmann pour demander la main de sa fille.

—Mon cher M. Ristall, lui dit Koffmann, votre démarche m'honore, et dans l'orgueil que m'inspire ma fille, je l'attendais. Vous êtes le premier parti de la ville ; libre et indépendant, ma fille n'aura pas à subir avec vous les ennuis d'une belle-mère, ni moi les hauteurs d'un beau-père qui serait noble, tandis que je ne le suis point ; mais tous ici-bas nous arrangeons notre vie au gré de nos désirs ou de nos passions. J'ai consommé mes jours dans les soucis que donne la volonté d'amasser de l'argent, et je me suis convaincu qu'être riche est un des